

Revue du Nord

452

Histoire Histoire de l'art



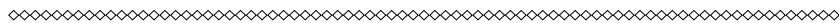
Guillaume Werniers et la tapisserie dans le nord de la France au XVIII^e siècle

Textes édités par Pascal-François Bertrand, Gaëtane Maës et Soersba Dyon

 **Université
de Lille**

2026

Table des matières



Dossier. Guillaume Werniers et la tapisserie dans le nord de la France au XVIII^e siècle

Textes édités par Pascal-François Bertrand, Gaëtane Maës et Soersha Dyon

- 9 Avant-propos
Gaëtane Maës, Soersha Dyon
- 13 Introduction
Pascal-François Bertrand
- 35 Audenarde et Lille : tisser des liens à travers les siècles. Une histoire d'échanges, de migrations et de savoir-faire textile (XV^e-XVIII^e siècle)
Martine Vanwelden
- 57 Les tapisseries de la manufacture Werniers conservées dans les musées de Lille
Hélène Lobir
- 85 Droite et gauche. Dextre et senestre. Lecture et identification des armoiries présentes dans plusieurs tapisseries de Werniers
Dominique Delgrange
- 101 *L'histoire de Télémaque* d'Arnould de Vuez (1644-1720). Identification d'une tenture de tapisserie de la manufacture royale de Beauvais
Jean Vittet
- 123 Les *Tenières* de la manufacture De Melter et Werniers à Lille
Pascal-François Bertrand
- 175 Catherine Ghuys, veuve Werniers, une entrepreneuse de tapisserie d'exception
Pascal-François Bertrand

Varia

- 189 Gantois ou Hollandais ? Les origines de Hugo van der Goes et les débuts de sa carrière
Jan Dumolyn, Erik Verroken
- 223 Du métier de bailli dans le comté de Flandre : le cas d'Hubert Ghommer, bailli de Lille (1429-1441)
Valentin De Craene
- 255 L'épiscopat et les « miracles » dans le diocèse de Cambrai (milieu xvi^e-milieu xvii^e siècle)
Philippe Desmette
- 285 Pratiques d'inventaire et discours critique sur les écoles du Nord : les brouillons pour le *Catalogue raisonné des tableaux du roi* de François-Bernard Lépicié
Léonie Marquaille
- 309 Évolution des formations à l'Université de Lille 1 : initiatives pédagogiques et professionnalisation des études (1970-2002)
Francis Gugenheim

Documents

- 351 Parcours d'un jeune géographe dans les années 1960 : souvenirs d'Alain Barré sur l'Institut de géographie de Lille
Alain Barré

375 Soutenances

391 Comptes rendus

Parcours d'un jeune géographe dans les années 1960 : souvenirs d'Alain Barré sur l'Institut de géographie de Lille

A young geographer's career in the 1960s : Alain Barré's memories of the Lille Institute of Geography

351

Alain Barré
Université de Lille
algeobarre@gmail.com

Reçu au baccalauréat en 1962, je m'inscris à la faculté des lettres de Lille pour y effectuer des études de géographie : mon objectif est alors de devenir professeur d'histoire-géographie. Ma réussite à l'agrégation de géographie en 1967 me vaut d'être immédiatement recruté comme chargé de travaux dirigés puis de devenir assistant en géographie à la rentrée 1969. C'est l'évolution de l'Institut de géographie de Lille que je voudrais retracer dans ce témoignage en mêlant des considérations générales à des événements tirés de mon expérience personnelle. Dans les années 1960, le déroulement des études connaît une profonde réforme avec l'abandon de la propédeutique en un an et la licence en deux ans, pour passer, à la rentrée 1966, au DUEL en deux ans et la licence en un an. Chez les littéraires, ce nouveau cursus permet aux étudiants de débiter directement dans la discipline qu'ils souhaitent approfondir. Les événements de 1968 surprennent tant les responsables politiques que ceux de l'administration des facultés. Ils enclenchent une importante mutation, avec la loi d'Orientation de l'Enseignement, dite Loi Edgar Faure, qui institue la pluridisciplinarité, la cogestion et l'autonomie des Universités. À Lille, se créent trois universités et, comme

Singularités et mutations de l'Institut de géographie dans les années 1960

Au début des années 1960, l'Institut de géographie occupe les 3^e et 4^e étages de l'aile gauche de la faculté des lettres avec des salles de cours, de travaux dirigés, une salle pour la recherche et des bureaux¹. Une bibliothèque de géographie est créée en 1963. Ensuite, la croissance des effectifs conduit à utiliser d'autres salles de la Faculté.

En 1960, on dénombre 5 enseignants ; leur nombre passe à 11 en 1965 et atteint 19 en 1969-1970. En 1960, l'Institut, dispose d'un appareil et d'une collaboratrice CNRS. En 1961, il se voit attribuer une secrétaire ; un second poste administratif, créé peu après, est affecté à un cartographe. En 1970, l'Institut de géographie de Lille dispose de 4 AITOS (Personnel administratif, ingénieur, technicien, ouvrier et de service) et d'un personnel CNRS². Parmi ses enseignants, l'Institut de géographie s'enorgueillit d'avoir accueilli la première femme professeur de géographie : Jacqueline Beaujeu-Garnier, nommée professeur en 1948 (devançant de peu Germaine Veyret-Verner à Grenoble). Elle est aussi la première femme à diriger l'Institut de géographie et, outre ses travaux d'enseignement et de recherche, elle s'investit dans une tâche pionnière : avec l'appui du Préfet du Nord, elle met en chantier, avec la collaboration de ses collègues, le premier atlas régional : l'*Atlas du Nord de la France*³. Cet ouvrage publié en 1961, alors que Jacqueline Beaujeu-Garnier a été nommée à la Sorbonne en 1960, est pendant des années une référence pour les étudiants, les enseignants et les aménageurs. Philippe Pinchemel lui succède à la tête de l'Institut de géographie en 1961. À côté de la préparation aux cursus menant vers l'enseignement, il commence aussi à se soucier des débouchés menant vers d'autres voies dont l'aménagement du territoire⁴. Cette question est d'actualité après le signal d'alarme

4. — À la même époque, son collègue de Rennes Philiponeau parle de « géographie appliquée »; voir M. Philiponeau, *Géographie et action. Introduction à la géographie appliquée*, Paris,

donné par l'ouvrage de Jean-François Gravier, *Paris et le désert Français* (1947)⁵. Le gouvernement manifeste d'ailleurs sa volonté d'agir en créant la DATAR en 1963 (Délégation Régionale à l'Aménagement du Territoire et à l'Action Régionale), puis le ministère de l'Équipement en 1966 qui sera un acteur majeur dans le domaine de l'aménagement.

Tableau 1. Évolution du nombre d'enseignants à l'Institut de géographie de Lille

1960-1961	1964-1965	1969-1970
Philippe Pinchemel	Philippe Pinchemel	Pierre Flatrès
Pierre Flatrès	Pierre Flatrès	André Gamblin
André Gamblin	André Gamblin	Pierre Bruyelle
Jean-Paul Moreau	Jean-Paul Moreau	Jean-Pierre Angrand
Pierre Bruyelle	Pierre Bruyelle	Jean Sommé
	Jean-Pierre Angrand	Henri Adam
	Jean Sommé	Pierre Biays
	Henri Adam	Huguette Flatrès
	Pierre Biays	Charles Gachelin
	Geneviève Pinchemel	Janine Coudoux
	Huguette Flatrès	Jean Duhen
		Firmin Lentacker
		Yvonne Battiau-Queney
		Michel Battiau
		René Lhénaff
		Raymond Dion
		Pierre-Jean Thumerelle
		Thérèse Rouyrès-Henniquau
		Alain Barré

Armand Colin, 1960.

5. — J.-F. Gravier, *Paris et le désert français*, Paris, Le Portulan, 1947.

À de nouveaux arrivants, de nouvelles thématiques

La nomination de ces nouveaux enseignants se traduit par un élargissement des thématiques abordées dans leurs travaux. Quand j'arrive en 1962, Philippe Pinchemel s'intéresse à la géographie urbaine et aux questions de population ; la géographie rurale est le domaine de Pierre Flatrès, tandis que Jean-Paul Moreau s'investit dans les questions industrielles. Quant à André Gamblin, Pierre Bruyelle et Jean-Pierre Angrand, leurs recherches portent respectivement sur la géomorphologie, les problèmes urbains et les questions rurales. En 1963, sont recrutés Jean Sommé et Henri Adam. Le premier développe l'enseignement de la géomorphologie et du quaternaire tandis que le second initie l'essor des techniques quantitatives appliquées à la population. En 1964, Pierre Biays introduit l'enseignement et les recherches en climatologie. Cette même année enregistre aussi une féminisation du corps enseignant avec la nomination de Geneviève Pinchemel et d'Huguette Flatrès, avec pour domaines respectifs les questions urbaines et le monde rural ; la première rejoindra Paris en 1967, où son mari a obtenu un poste en 1965. En 1965 est nommé Charles Gachelin qui entreprend des études de géographie industrielle¹⁰. Il remplace dans ce champ de recherches Jean-Paul Moreau, parti à Amiens. Charles Gachelin se tourne ensuite vers l'aménagement

7. — P. Flatrès, « L'évolution de l'agriculture dans la région du Nord », *Hommes et Terres du Nord*, t. 164-1, p. 7-21; *id.*, *Nord et Picardie*, collection « Atlas et géographie de la France Moderne », Paris, Flammarion, 1980.

9. — P. Bruyelle, *Lille-Roubaix-Tourcoing, Notes et études documentaires*, n° 3206, Paris, La Documentation française, 1965; P. Bruyelle, *Lille et sa communauté urbaine, Notes et études documentaires*, n° 4297-99, Paris, La Documentation française, 1976; P. Bruyelle, *L'organisation urbaine de la région du Nord-Pas-de-Calais*, Cergy, 1981.

10. — C. Gachelin, « Les nouvelles implantations industrielles dans la région du Nord », *Hommes et Terres du Nord*, 1970, n° 1, p. 69-74.

En 1966, arrivent deux professeurs : Yvette Barbaza, qui lance les études de tourisme à Lille avant de partir à Paris en 1968, et Roger Coque qui contribue au renom de la géomorphologie lilloise avant d'être nommé à Paris en 1969. Sont également nommées assistantes en 1966, Monique Thouvenin et Janine Coudoux. Si la première part à Nancy l'année suivante, la seconde fait toute sa carrière universitaire à Lille, y développant la photo-interprétation et la géographie historique. En 1967, Jean Duhen, nommé assistant, renforce le pôle de géographie urbaine. L'année 1968 voit arriver Firmin Lentacker qui travaille sur la frontière belge et la géographie des transports¹¹; deux nouveaux assistants sont nommés en 1968 : Yvonne Battiau-Queney et Michel Battiau qui poursuivent respectivement des recherches en géomorphologie et en géographie industrielle. 1969 voit le recrutement de cinq nouveaux enseignants : René Lhénaff remplace Roger Coque en géomorphologie, cependant que quatre assistants viennent renforcer les effectifs : Raymond Dion (géographie rurale), Thérèse Henniquau (géographie rurale), Pierre-Jean Thumerelle (démographie) et Alain Barré (géographie des transports). En une décennie, les effectifs enseignants sont passés de cinq à dix-neuf personnes. Cette croissance se prolonge dans les années suivantes avec trois recrutements en 1970 et cinq nouvelles arrivées en 1971.

[illegible]

12. — P. Pinchemel, dans *Hommes et Terres du Nord*, 1963, n° 1, p. 5-6.

Le poids des travaux dirigés (TD) dans la formation des étudiants

Les TD de géographie générale et de géographie régionale constituaient une partie importante des études et comptaient respectivement pour la moitié de la note de l'écrit lors de l'admissibilité aux certificats du même nom.

En géographie générale, l'épreuve consistait en une explication de carte topographique. Il fallait d'abord effectuer une coupe topographique et géologique, puis la commenter et enfin répondre à des questions sur la géographie humaine de la carte concernée. Tout ceci nécessitait l'apprentissage de techniques spécifiques et de l'utilisation d'un matériel approprié. Il y avait dans cet exercice une logique qui permettait de comprendre et d'expliquer le paysage d'une portion de territoire appréhendé sur une carte au 1/50 000, voire au 1/100 000. Cette épreuve d'explication de cartes exigeait une cartothèque comptant un grand nombre d'exemplaires et possédant des cartes très différentes pour couvrir de nombreuses thématiques. Leur renouvellement régulier représentait un coût indéniable pour les finances de l'Institut. Il fallait également y ajouter le prix d'achat des cartes géologiques. Pour les exercices en TD, les cartes géologiques étaient souvent reproduites en « noir et blanc », à partir de « calques simplifiés » qui se bornaient à la seule partie de la coupe géologique proposée aux étudiants. La cartothèque était un élément majeur indispensable à l'enseignement de la géographie. Mais son coût de fonctionnement valait aux géographes une réputation de « budgétivores » au sein de la faculté des Lettres.

En géographie régionale, l'épreuve comportait la réalisation d'une carte, portant sur une région ou un pays, en fonction du sujet proposé. Là encore, un apprentissage progressif permettait d'acquérir les compétences indispensables : savoir choisir et classer les faits à représenter, puis les hiérarchiser avant de bâtir une légende cohérente. La réalisation pratique passait par l'adoption des divers figurés à utiliser, notamment les figurés proportionnels, les formes et couleurs à retenir pour ces figurés ; il fallait aussi prévoir des plages de couleurs à représenter, ainsi que les possibilités de superposition figurés/couleurs et, enfin, de bien maîtriser l'ordre de mise en place de chaque élément sur la carte. La qualité du dessin était aussi un élément clé du travail effectué. La préparation de l'épreuve signifiait un gros travail pour ceux qui étaient chargés de former les étudiants : recherche de documents statistiques, fonds de cartes divers, etc. Pour une reproduction facile et au moindre coût, il fallait donc se contenter de documents en noir et blanc.

Les années 1960 : une recherche encore embryonnaire dotée de peu de moyens

La recherche à l'Institut de géographie de Lille est, comme ailleurs, pilotée par les professeurs, qui encadrent les diplômés d'études supérieures (DES) des étudiants, qui deviennent des mémoires de maîtrise après la réforme de 1966. Ceux-ci privilégient, bien sûr, leurs domaines de recherches respectifs, mais doivent aussi prendre en charge des champs inhérents à de nouvelles thématiques apparues avec le recrutement de jeunes collègues et la croissance rapide des effectifs étudiants. Si initialement, chaque professeur a son propre laboratoire, les mutations amènent des enseignants, non-professeurs, à encadrer des travaux d'étudiants. À la fin des années 1960, plusieurs « laboratoires » coexistent au sein de l'Institut de géographie : deux en géographie physique, le laboratoire de géomorphologie et d'étude du quaternaire et celui de climatologie¹³. On en dénombre quatre en géographie humaine : les laboratoires de géographie rurale, de géographie urbaine et industrielle, de géographie de la population et celui de géographie des transports¹⁴. Animé par Pierre Flatrès, le laboratoire de géographie rurale est alors la plus grosse formation regroupant ceux qui s'intéressent aux questions agricoles et au monde rural, mais aussi les assistants ou les chercheurs ayant déposé un sujet de thèse avec Pierre Flatrès, mais travaillant dans d'autres domaines.

Si les laboratoires disposent de matériels propres, comme des appareils de mesures en géomorphologie, par exemple, la plupart ne possèdent que des recueils statistiques, comme les recensements de population ou les recensements agricoles, voire des séries statistiques élaborées, au fil du temps, par les divers chercheurs. Le traitement de données chiffrées reste encore très modeste, en l'absence de calculatrices modernes. Beaucoup de calculs s'effectuent avec des calculettes du commerce, voire même avec des règles à calcul héritées de l'enseignement secondaire. À l'époque, rares sont ceux qui possèdent une machine à écrire et savent l'utiliser : beaucoup d'articles confiés aux revues sont encore de véritables « manuscrits ». Ce n'est vraiment que dans les années 1970 que des synergies pourront s'établir entre les divers laboratoires pour aboutir à des regroupements, alors que l'essor de l'informatique facilite ensuite les calculs et la cartographie.

13. — Y. Battiau-Queney, « 50 ans de géographie physique à l'Institut de géographie de Lille », *Hommes et Terres du Nord*, 1998, n° 2, p. 71-76.

14. — P.-J. Thumerelle, « Un siècle de recherche en géographie humaine », *ibid.*, p 77-83.

16. — C. Gachelin, « Quarante ans de relation entre l'Institut de géographie de Lille et sa région », *ibid.*, p. 99-102.

Élève au Lycée Faidherbe de Lille, j'obtiens en 1961 le premier baccalauréat, section C (taux de réussite pour l'académie de Lille : 68,6 %). N'étant ni véritablement littéraire, ni « matheux », j'opte pour un second baccalauréat « Sciences Expérimentales », réussi en 1962 (taux de réussite pour l'académie de Lille : 64,6 %) ¹⁷. Alors que la majorité de mes camarades de terminale se tournent vers un cursus en Santé, je choisis de faire des études d'histoire-géographie et je suis alors le seul de cette terminale à s'inscrire en faculté des lettres. Pourquoi ce choix ? Les enseignants croisés durant mes études secondaires ont certainement conforté mon attrait pour l'histoire et la géographie. J'ai eu la chance d'avoir en seconde et en première Yves-Marie Hilaire – devenu assistant en histoire contemporaine en 1961 – que je retrouve ensuite à plusieurs reprises au cours de ma carrière. En terminale, j'ai eu cours avec René Preux, qui devient également assistant en histoire ancienne à Lille. Immédiatement après la réussite au baccalauréat, je demande un rendez-vous à Yves-Marie Hilaire qui me reçoit avec bienveillance, me prodigue des conseils et m'invite à lire pendant les vacances. Il me prête même quelques ouvrages. Un titre me reste en mémoire : *Le métier d'historien* de Marc Bloch.

Pour le jeune étudiant, l'arrivée en faculté est marquée par un triple bouleversement¹⁸ : l'ampleur des effectifs, le faible nombre d'heures de cours et la mixité. En préalable, on peut rappeler le cursus de l'année de propédeutique en lettres : il s'agit de se préparer à passer trois épreuves écrites (il n'y a pas d'oral) : une dissertation (coefficient 2) sur un sujet choisi par le candidat le jour de l'examen, avec un choix entre philosophie, histoire générale ou français. Ensuite, une épreuve de langue vivante ou de langue ancienne (coefficient 1) et, enfin, une troisième épreuve (coefficient 1) choisie par le candidat. Il y a deux sessions d'examen chaque année ; l'étudiant dispose de quatre sessions pour obtenir l'année de propédeutique. À son arrivée à la faculté, l'étudiant abandonne le « cocon » du lycée pour l'anonymat de la faculté ; il passe ainsi de la classe à l'amphithéâtre, avec des gens assis sur les marches. Certes, dans

18. — On ne doit pas oublier que beaucoup d'étudiants étaient mineurs puisque la majorité était alors fixée à 21 ans.

1962-1963 : l'année de propédeutique et le concours d'entrée à l'IPES

[illegible]

20. — J. Vaudois, « Le logement des étudiants dans les cités universitaires de Lille », *Hommes et Terres du Nord*, 1964, n° 1, p. 62-63.

une quinzaine d'heures par semaine. J'avoue avoir beaucoup apprécié la personnalité de Georges Ville qui avait le don de transmettre une solide culture et d'encourager ses étudiants à travailler. En géographie, il y a 4 heures : 2 heures de cours en amphithéâtre avec Jean-Paul Moreau et Pierre Bruyelle, auxquelles viennent s'ajouter 2 heures de TD avec Jean-Pierre Angrand. Ces cours sont l'occasion de mieux découvrir quelques aspects de ma future discipline de prédilection, avec notamment la notion d'échelle et les interrelations entre l'homme et la nature. L'initiation à la lecture de carte en TD me passionne²¹. Par ailleurs, je poursuis ma formation en allemand en m'inscrivant au Goethe Institut de Lille qui est alors hébergé à la « Catho » de Lille.

Au mois de juin (mardi 4 et mercredi 5 juin 1963), je passe l'examen de propédeutique et le concours d'entrée à l'IPES. Les épreuves sont identiques et l'obtention d'un poste d'Ipésien est fonction du classement. Reçu au Certificat d'Études Littéraires Générales Classique avec la mention assez bien, je peux obtenir un poste d'Ipésien en géographie. À 18 ans, j'entre donc dans la Fonction publique. Sur les 1 926 étudiants inscrits en propédeutique en 1962-1963, 1 487 se présentent en juin à la première session d'examen. Au total, on dénombre 819 étudiants ayant obtenu le Certificat d'Études Littéraires Générales, dont 282 admis en « Classique » et 537 en « Moderne ». Ces chiffres démontrent la sélectivité de l'année de propédeutique, en particulier pour les étudiants ayant choisi l'option « Moderne ». Incontestablement, la première année est un véritable « barrage » pour de nombreux étudiants.

Créés en 1957, pour attirer de futurs professeurs, les Instituts de Préparation aux Enseignements du Second Degré (IPES) recrutent des élèves-professeurs qui sont rémunérés pour préparer une licence d'enseignement puis le CAPES et éventuellement l'agrégation. Ils s'engagent à servir l'Éducation nationale pendant dix ans ; les trois années d'études sont décomptées de cette durée. Les Ipésiens perçoivent un traitement fixé à l'indice brut 230.

21. — M. Archambault, R. Lhénaff et J.-R. Vanney, *Documents et méthode pour le commentaire de cartes (géographie et géologie)*, Paris, Masson, 1967-1968, 2 fascicules ; G. Brunet, *Le croquis de géographie régionale et économique*, Paris, SEDES, 1962.

		CELG Classique	CELG Moderne
1 ^{re} session	Nombre de candidats	412	1 075
	Nombre de reçus	211	415
	Pourcentage de reçus	51,2 %	38,6 %
2 ^e session	Nombre de candidats	170	512
	Nombre de reçus	71	122
	Pourcentage de reçus	41,8 %	23,8 %

La licence : quatre certificats en deux ans (1963-1964 et 1964-1965)

[illegible]

22. — *Annales de l'Université de Lille*, 1962-1963. Dans ces chiffres sont inclus les étudiants inscrits à Amiens.

Tableau 3. Les certificats de la licence ès lettres en histoire ou en géographie	
Certificats de la Licence d'Histoire	Certificats de la Licence de Géographie
Histoire ancienne	Géographie générale
Histoire médiévale	Géographie régionale
Histoire moderne et contemporaine	Histoire moderne et contemporaine
Géographie	Histoire ancienne et médiévale

Dans cette organisation, le certificat d'histoire moderne et contemporaine est commun aux deux licences et les étudiants suivent les cours ensemble, qu'ils soient historiens ou géographes. Par ailleurs, dans le certificat d'histoire ancienne, le texte à expliquer est en latin ou en grec ; ceux qui n'ont pas étudié l'une de ces langues, ou ne se sentent pas de taille à réaliser une bonne traduction, contournent l'obstacle en effectuant une licence de géographie puis en revenant ensuite à leur discipline de prédilection au moment du CAPES ou du DES (Diplôme d'Études Supérieures). Tant en histoire qu'en géographie une partie des questions au programme n'est pas traitée. Il faut les voir seul, car le sujet d'écrit et la question posée à l'oral peuvent porter sur des aspects non vus en cours. De plus, en histoire, à l'oral, une de deux interrogations porte sur le « hors programme », c'est-à-dire qu'il faut avoir des connaissances sur l'ensemble de la période correspondant au certificat présenté. Mais il n'y a pas véritablement de préparation spécifique pour cette épreuve et chaque étudiant doit s'y préparer seul, en travaillant dans des manuels de l'enseignement secondaire et d'autres ouvrages. Cela représente un gros travail, mais a l'avantage de donner une bonne culture historique. Toutefois, beaucoup d'étudiants ont tendance à négliger cette préparation et certains ne s'y consacrent qu'entre l'écrit et l'oral, ce qui les conduit à des impasses pouvant déboucher sur un échec l'oral. À vrai dire, la réussite aux examens ne va pas de soi si l'on se réfère aux résultats de deux sessions de 1964. Pour les deux Instituts d'histoire et de géographie, 552 certificats de licence sont présentés à la première session. 221 succès sont enregistrés, soit un taux de réussite de 40 %. À la seconde session, les chiffres sont de 318 candidats et 129 admis, soit un taux de réussite identique. La seconde session est toutefois l'opportunité de valider un certificat de licence pour les étudiants qui ont « raté » une épreuve en juin et surtout pour ceux qui font leurs études tout en exerçant une profession, notamment ceux qui, travaillant dans l'Éducation nationale, disposent des vacances scolaires pour réviser.

23. — Au cours de mes études universitaires, j'ai rencontré plusieurs étudiants qui avaient effectué un service militaire de 28 à 32 mois et qui avaient participé aux « évènements d'Algérie », terme pudique alors utilisé pour désigner ce qui sera qualifié plus tard de guerre. Ces étudiants ont eu beaucoup de mérite à entreprendre ou reprendre des études.

tographie aérienne constitue une première approche ; mais il est clair que la sortie sur le terrain ou la rencontre avec des acteurs (professionnels, élus, responsables économiques ou politiques, etc.) permettent de mieux appréhender le réel et ses diverses composantes. Pour cela, il y a des sorties d'une journée et des excursions d'une semaine. Pour des raisons pratiques, les excursions de la journée, réalisées sous la conduite d'un ou deux enseignants lillois, ont lieu dans la région ou dans la Belgique voisine. Ainsi, le Boulonnais ou le marais audomarois sont souvent retenus pour une initiation aux problèmes de la géographie physique ; le Bassin houiller est aussi une destination de prédilection, comme Dunkerque avec la visite de son port et de son usine sidérurgique ; la Flandre intérieure ou l'Avesnois permettent d'aborder la vie agricole et l'aménagement rural ; quant à la métropole lilloise, elle se prête parfaitement à la découverte des paysages urbains et à l'analyse des problématiques de la ville. Les excursions de quelques jours, plus lointaines, nécessitent la recherche d'hébergements bon marché, d'un mode de transport intéressant (autocar ou train et autocar) pour atteindre la destination et se déplacer ensuite. Il faut aussi prendre des contacts avec les futurs intervenants, dont des collègues d'autres universités, pour pouvoir bâtir un programme. Cela demande une certaine énergie et implique aussi, en retour, de recevoir et de guider des étudiants et collègues d'autres universités. J'ai eu l'opportunité de participer à deux excursions d'une semaine organisées par les enseignants de l'Institut de géographie : la première dans le Massif Central en 1964 ; la seconde dans le Toulousain en 1965.

Effectué du dimanche 28 juin au dimanche 5 juillet, soit 6 jours sur le terrain sous la conduite de géographes de Clermont-Ferrand, le premier voyage permet la découverte de la géographie physique et humaine d'une partie du Massif Central. C'est aussi l'occasion de rencontrer des géographes dont on a lu des articles ou des manuels comme Max Derrouau²⁴, Lucien Gachon ou Pierre Estienne. Parmi les visites, on peut souligner le cas de l'exploitation agricole de Michel Debatisse²⁵, alors syndicaliste agricole et auteur de *La Révolution silencieuse* en 1963. En 1965, le voyage d'études porte sur Toulouse et ses environs. Il se déroule du 25 juin au 1^{er} juillet 1965. Il est consacré à la ville de Toulouse, à la moyenne Garonne et aux Pyrénées ariégeoises. Là encore des géographes de Toulouse assurent les excursions et les commentaires sur le terrain.

24. — Max Derruau est l'auteur de deux ouvrages alors fondamentaux pour les étudiants : *Précis de géographie*, Paris, Armand Colin ; *Précis de géomorphologie*, Paris, Masson, 1962.

25. — Michel Debatisse a d'abord été syndicaliste agricole avant d'être président de la Sodiaal, coopérative détenant les marques Yoplait et Candia, puis d'effectuer une carrière politique.

26. — En 1966, 15 DES de géographie ont été soutenus à Lille ; l'année suivante, le nombre des soutenances passe à 23. Voir *Hommes et Terres du Nord*, 1968, n° 2, p. 70-71.

J'ai l'opportunité de faire partie d'un groupe de préparation, composé de trois autres personnes qui entament leur seconde année de préparation du concours; en tant que « bizuth », je profite de leur expérience. Nous sommes trois à être professeurs stagiaires au CPR : Michel Le Goff, François Cicollèla et moi-même; le quatrième, Michel Grésillon, est professeur certifié à Lille. À côté du travail habituel d'échanges de notes, nous mettons au point une méthode consistant à préparer chaque

27. — G. Chabot, « La genèse de l'agrégation de géographie », *Annales de géographie*, t. 85, n° 469, 1996, p. 333-340.

Enseignement secondaire et mutation dans l'enseignement supérieur

La réforme Fouchet de 1966

28. — *L'Agrégation*, bulletin officiel de la Société des agrégés de l'Université, n° 158, novembre-décembre 1967, « Agrégés 1967. Agrégation de géographie, résultats hommes et femmes », p. 218; *Historiens et Géographes*, n° 208, janvier 1968, « Rapports des concours de 1967. Agrégation de géographie », p. 397-423.

d'Études Scientifiques). En lettres et sciences humaines, les étudiants peuvent s'inscrire immédiatement dans leur discipline de prédilection ; ils ont le choix entre 9 sections dont l'histoire ou la géographie. Le second cycle s'articule sur deux ans : la licence, qui permet de préparer ensuite le CAPES, et la maîtrise plus orientée vers la recherche.

Le DUEL de géographie est subdivisé en Unités de valeur (UV) indépendantes et d'inégale importance. Le lien avec l'histoire reste prégnant et, dans chaque année, deux UV sont fondamentales : les UV de géographie générale et d'histoire moderne et contemporaine (première année), de géographie régionale et d'histoire ancienne et médiévale (deuxième année). Cette formation de base est complétée par des UV de langues vivantes et de « Sciences annexes de la géographie ». Cette dernière dénomination recouvre des disciplines distinctes comme la géologie ou la sociologie, soit des disciplines proches comme la démographie ou la biogéographie. Chaque UV est accordée séparément et il n'y a pas de limite de temps pour l'obtention des UV. Ce système conduit à des impasses, car des étudiants finissent parfois par traîner une UV secondaire les empêchant d'être titulaires du DUEL, alors qu'ils peuvent s'inscrire en licence, voire même réaliser un mémoire de maîtrise qu'ils ne peuvent pas soutenir, faute d'obtenir la fameuse UV manquante.

Le DUEL d'histoire a une organisation similaire à celui de géographie avec des UV d'initiation à la géographie générale en première année et à la géographie régionale en deuxième année. Ces enseignements mobilisent une part importante de l'activité des assistants et maîtres-assistants de l'Institut de géographie, sans oublier des chargés de cours, en raison du nombre d'étudiants historiens 3 à 4 fois plus nombreux que leurs homologues géographes. C'est incontestablement à ce besoin d'encadrer les étudiants historiens que beaucoup de géographes doivent leur recrutement dans l'enseignement supérieur.

La licence de géographie comprend un certificat principal « L » comportant de la géographie générale et de la géographie régionale et un certificat spécialisé « C1 », à choisir entre plusieurs options. Au cours de l'année de maîtrise, l'étudiant rédige un mémoire et passe un certificat « C2 ». Puis, il s'oriente vers la vie active en passant des concours de recrutement dans la fonction publique, notamment l'enseignement, ou en réussissant à obtenir un poste souvent en rapport avec son sujet de maîtrise où en s'inscrivant en troisième cycle pour effectuer une thèse.

À la rentrée 1973, la réforme Fontanet remplace le DUEL par le DEUG (Diplôme d'Études Universitaires Générales). Le changement le plus notable est alors la disparition du système des UV au profit d'un système

d'année pour l'obtention du diplôme, avec également une limite du nombre d'inscriptions.

De l'Enseignement secondaire à l'Enseignement supérieur

L'agrégation étant un concours de recrutement dans l'enseignement secondaire, je suis nommé au lycée de garçons de Béthune, le lycée Louis-Blaringhem. Simultanément, à la rentrée 1967, l'Institut de Géographie de Lille me confie l'encadrement de travaux dirigés de géographie générale d'un groupe d'étudiants de première année du DUEL d'histoire. En 1967-1968, le lycée de garçons de Béthune, comme son homologue le lycée de filles, comporte encore les deux cycles de l'enseignement secondaire (6^e à 3^e et seconde à terminale). Ces deux établissements recrutent leurs élèves sur un secteur géographique assez étendu, grâce à des cars de ramassage. La fin de l'année scolaire est troublée par les événements de mai 1968 qui ne connaissent pas au lycée Louis-Blaringhem une grande ampleur, dans la mesure où la grève des cars de ramassage ampute largement l'effectif de lycéens susceptibles de manifester ou de participer à des discussions avec les enseignants grévistes ou non. Ces événements ont pour moi une conséquence inattendue, mais qui m'enlève une sérieuse épine du pied, avec la suppression de la cérémonie solennelle de distribution des prix ; le plus jeune dans le grade le plus élevé, j'avais été chargé, selon la coutume, d'effectuer le discours précédant la remise des prix aux élèves. Les prix, qui avaient été achetés, sont remis aux élèves au cours d'une cérémonie très simple effectuée dans chaque classe. L'année scolaire s'achève pour moi par deux semaines d'interrogations orales au baccalauréat à Arras ; étant donné les circonstances, le baccalauréat de 1968 a la particularité de ne comporter que des épreuves orales.

En 1968-1969, je fais une seconde année au lycée de garçons de Béthune. Je continue également à encadrer un groupe de TD de géographie générale à la faculté. À la fin de l'année, le directeur de l'Institut de Géographie, Pierre Flatrès, me propose alors un poste d'assistant, ce que j'accepte bien volontiers. À la rentrée 1969, je suis donc détaché de l'enseignement secondaire ; trois autres assistants sont également nommés cette année-là : Raymond Dion, Thérèse Henniquau et Pierre-Jean Thumerelle (qui a obtenu l'agrégation en 1968). En raison de la forte croissance des effectifs étudiants, il s'agit d'une période faste pour les recrutements dans l'enseignement supérieur.

29. — P. Bruyelle dans *Hommes et Terres du Nord*, 1998, n° 2.

L'installation de l'Institut de Géographie sur le campus de Lille 1

Le passage des géographes à Lille 1 pose immédiatement deux problèmes : comment s'insérer dans le fonctionnement d'une université scientifique et dans quels locaux ? Le campus scientifique d'Annappes a été conçu pour les seules disciplines de l'ancienne faculté des sciences. Le déménagement des géographes vers le campus scientifique ne s'opère qu'en 1972 et 1973, car le problème de bâtiments disponibles constitue une pierre d'achoppement. C'est Pierre Bruyelle, élu directeur de l'UER à la rentrée 1970, qui règle ce dossier délicat³⁰. Les seuls espaces disponibles sont les bâtiments construits dans le cadre de l'opération d'urgence pour endiguer le flot d'étudiants du milieu des années 1960. C'est ainsi que l'UER de géographie hérite d'abord du bâtiment B6. Il s'agit d'un bâtiment récent en « dur » (datant de 1970). Les géographes y disposent du rez-de-chaussée et du premier étage (886 m²) où le premier cycle s'installe à la rentrée 1971. Le second étage du B6 est attribué aux sociologues. À la rentrée suivante, c'est le bâtiment B2, construction préfabriquée de type « Pailleron » (dénomination tirée du bâtiment identique d'un collège ravagé par incendie à Paris en 1973), qui accueille le reste de l'UER de géographie. Par rapport aux locaux de l'ancienne faculté des Lettres, ce bâtiment offre une belle superficie (1 450 m²) qui permet d'installer confortablement les bureaux, les laboratoires, la bibliothèque et la cartothèque. Préalablement, il est nécessaire de le réaménager en réalisant de nouvelles cloisons, car il a été conçu exclusivement pour l'enseignement. Les liens

[illegible]

30. — J. Sommé, « Insertion de l'Institut de géographie dans l'Université des sciences et problèmes des locaux », *L'Institut de géographie de 1970 à 1986*, ASA Lille 1, *op. cit.*, p. 13-15.

L'installation sur le campus scientifique permet à la géographie de poursuivre son développement³², et même d'envisager la mise en place de nouvelles filières grâce aux synergies offertes par son appartenance à l'Université de Lille 1. C'est ainsi qu'à l'initiative du Président Migeon, la Maîtrise de Sciences et Techniques ENVAR (Environnement et Aménagement Régional) peut être créée à la rentrée 1975. Elle associe des biologistes (Émile Vivier) et des géographes (Charles Gachelin) pour former des spécialistes de l'aménagement du territoire grâce à une formation pluridisciplinaire.

32. — *L'Institut de géographie de 1970 à 1986*, dir. A. Barré, Université de Lille 1, ASA Lille 1, 2014; C. Kergomard, « Trente ans d'évolution des enseignements en géographie », *Hommes et Terres du Nord*, 1998, n° 2, p. 85-92.

Résumé : À partir de son expérience d'étudiant (1962-67) et de jeune assistant (1969), l'auteur retrace l'évolution de l'Institut de Géographie de Lille dans les années 1960. La croissance rapide des étudiants entraîne un important recrutement de nouveaux enseignants, dont le nombre quadruple en 10 ans. Ceci se traduit par un élargissement des sujets enseignés et des domaines de recherche. Le cursus est modifié avec l'introduction du DUEL de Géographie en 1966. Si l'enseignement reste un débouché traditionnel, beaucoup d'étudiants trouvent aussi des emplois dans l'Aménagement du Territoire. Les événements de 1968 provoquent un bouleversement du paysage universitaire français et, à Lille, les géographes optent pour un rattachement à l'Université des Sciences et Techniques.

Mots-clés : Lille, géographie, histoire, aménagement du territoire, nouvelles universités

Abstract: Based on his experience as a student (1962-1967) and young assistant (1969), the author traces the development of the Lille Institute of Geography in the 1960s. The rapid growth in student numbers led to the recruitment of a large number of new lecturers, whose numbers quadrupled in 10 years. This led to a broadening of the subjects taught and areas of research. The curriculum was modified with the introduction of the DUEL in Geography in 1966. Although teaching remained a traditional outlet, many students also found jobs in regional planning. The events of 1968 caused a shake-up in the French university landscape and, in Lille, geographers opted to join the University of Science and Technology.

Keywords: Lille, Geography, History, Regional planning, New universities